Document généré le 15 juil. 2025 06:37

Études littéraires africaines

À propos des études postcoloniales, « à l'angle des rues parallèles »

Nicolas Martin-Granel et Anthony Mangeon

Numéro 30, 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1027349ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1027349ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Martin-Granel, N. & Mangeon, A. (2010). À propos des études postcoloniales, « à l'angle des rues parallèles ». *Études littéraires africaines*, (30), 93–105. https://doi.org/10.7202/1027349ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À propos des études postcoloniales, « à l'angle des rues parallèles » [1]

À fronts renversés

Si d'aventure quelque ingénu lecteur, tel Fabrice à Waterloo, se trouvait projeté *in medias res* sur le champ de la bataille qui oppose partisans et adversaires des études post-coloniales, il aurait bien de la peine à repérer où passe la ligne de front, et même à identifier d'emblée de quel camp proviennent les arguments qui sont lancés de part et d'autre. Rien qu'à lire, par exemple, ces deux épigraphes censées porter bien haut la couleur du drapeau ou de l'uniforme, servir de munition conceptuelle, bref situer le camp pour lequel on se bat :

> Il s'agit de mesurer en quoi (et sous quelle forme) se perpétuent, se reconfigurent, se renforcent ou disparaissent des éléments de notre culture qui trouvent leur genèse (ou une partie de leurs origines) dans une « culture coloniale » en formation depuis le XVIIe siècle. [...] Nous faisons le pari que [cette] perspective peut être heuristique dans la mesure où elle n'est pas gouvernée par le systématisme et la téléonomie [2].

> La conceptualisation des phénomènes historiques [...] n'enchâsse pas [...] la réalité dans des catégories abstraites, mais s'efforce de l'articuler dans des relations génétiques concrètes qui revêtent inévitablement un caractère individuel propre [3].

Notre Fabrice postmoderne ne s'en trouverait pas plus avancé, qui leur trouverait plus de ressemblances réelles (rhétorique du tâtonnement heuristique, refus du système et de l'abstraction, accent mis sur les processus et la genèse des phénomènes de longue durée) que la petite différence nominale (culture ici, histoire là). Il aurait de quoi y perdre son latin de catéchisme, en découvrant que la première citation

---

[1] Titre emprunté au roman de Gary Victor (Châteauneuf-le-Rouge : Vents d'ailleurs, 2003, 187 p.)

[2] Bernault (F.), « Les Barbares et le rêve d'Apollon », dans *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*. Paris : La Découverte, 2010, 539 p. ; p. 159. Ouvrage désormais désigné par *RP*.

[3] Bayart (J.-F.), *Les Études postcoloniales, un carnaval académique*. Paris : Karthala, coll. Disputatio, 2010, 126 p. ; p. 5. Ouvrage désormais désigné par *CA*.

est mise en exergue de la « disputatio » (surtitre de *CA*), la seconde de la « refutatio » (*RP*, p. 159). Le différend lui semblerait se résumer aux deux mots ou concepts qui fâchent les disciplines qui s'en réclament en s'opposant terme à terme : *culture* (postcoloniale) versus *sociologie* (historique). Entre ces deux blocs antagonistes, il y a comme un point aveugle sur la piétaille artistique et littéraire, et, aussi bien, un angle mort du côté de l'anthropologie, laquelle ne s'interdit pas de prendre au sérieux les arts et la littérature comme « technologies de l'intellect », sans « peur des représentations » [4].

De fait, c'est bien là où le bât ne cesse de blesser et où la polémique prend sa source intarissable. Supposons, par une sorte d'uchronie, que les *postcolonial studies* n'aient pas dérivé de leur ancrage originel dans les *subaltern studies* [5], ou soient restées cantonnées dans leur humble champ culturel sous un label plus inoffensif comme *postcultural*..., gageons que la guerre n'aurait pas eu lieu, du moins pas avec autant de malentendus qui se sont mués en véritable *différend*. Mais tant il est vrai que les *postcolonial studies*, issues principalement des *cultural studies*, prétendent les connecter sur l'histoire sociale et politique, elles héritent forcément du contentieux que celles-ci n'ont cessé d'entretenir avec les sciences sociales réputées plus dures, notamment l'histoire, la sociologie et les sciences politiques ou politologie. Celles-ci se trouvent justement réunies par Bayart sous la bannière fédératrice de « la sociologie historique du politique », un champ interdisciplinaire (mais certes pas interculturel !), un champ si bien borné et balisé qu'il se constitue en *camp* retranché à partir duquel il peut relancer la polémique en envoyant son brûlot dans l'autre camp, celui des « Barbares », selon une appellation que F. Bernault s'attribue ironiquement. C'est pourtant sur ces friches académiques que le sociologue / historien / politologue a préalablement exclues de ses cibles, que ce soit par défaut de falsifiabilité

---

[4] Ces deux expressions de Jack Goody datent pourtant, respectivement, de 1977 et 2003. Voir son dernier ouvrage qui les reprend à toutes fins plus utiles que dans l'actuelle et vaine querelle : *Le Vol de l'Histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*. Traduit de l'anglais par F. Durand-Rogaert. Paris : Gallimard, coll. NRF Essais, 478 p. (éd. or. : Cambridge UP, 2006).

[5] Une dérive que J.-F. Bayart interprète comme un « reniement » lors de ses interventions en diverses tables rondes : « Les études postcoloniales dans l'espace public », Musée du Quai Branly, 16 mars 2010 ; « Les études postcoloniales en question », CERI, 14 avril 2010.

(« la dimension critique, philosophique, militante… ») ou par déclaration d'incompétence (« études culturelles ou littéraires »), que va se jouer la partie, selon nous, la plus intéressante.

Jeter le *b.a.ba* littéraire avec l'eau du bain culturel

La charge de Bayart, qui prétend chasser le littéraire hors du politique, son champ d'investigation, ne peut s'empêcher cependant de comporter bien des traces littéraires. Ce retour du refoulé s'opère même par la grande porte, dès le seuil du titre, puisque ce *carnaval* inaugural ne saurait taire l'empreinte de Bakhtine [6]. Dans le corps du texte, l'emprunt du « dialogue » à l'inventeur du dialogisme est explicite, et la dette (« je reprends ici… ») est d'ailleurs signalée en note (*CA*, p. 80). D'autres auteurs, romanciers ou essayistes par définition non-sérieux, servent de munition à la parole pamphlétaire qui fait feu de tout bois littéraire : le « contre-écrivaient » de Salman Rushdie (*CA*, p. 10), la citation « ironique » du critique littéraire Kwame-Anthony Appiah (*CA*, p. 7).

Passons sur cet improbable « surréaliste » (*CA*, p. 92) au sens de non-sérieux ou grotesque, d'inspiration plus journalistique que scientifique, pour en arriver au principal : la double appropriation de Césaire, d'abord comme militant politique (p. 37), puis, en clausule, comme auteur de poids, tel l'antique *auctor* destiné à faire pencher la balance définitivement en faveur des sciences sociales : « […] quand Aimé Césaire en appelait au "droit à l'histoire" plutôt qu'au "devoir de mémoire". Le rôle ingrat des sciences sociales est de nous le rappeler » (*CA*, p. 98).

Si ingratitude il y a, elle serait plutôt à rechercher dans l'argument du « on a déjà donné ! » (*CA*, p. 20-39) censé justifier l'abandon de la modernité littéraire assignée à la « condition postcoloniale fantasmatique ». L'ironie de cette histoire postlittéraire, c'est qu'au moment même où le mot d'ordre est d'« en finir avec » tous ces fantasmes littéraires hérités de l'anticolonialisme, Césaire n'en finit pas de revenir comme si la vieille garde « historique » avait seule le droit d'écrire l'histoire contre la mémoire. Il ne manque pourtant pas de jeunes écrivains « résolument modernes » qui, pour avoir pris leur distance avec les stéréotypes postcoloniaux fustigés par Bayart, auraient pu lui servir d'idiots utiles, à titre de tirailleurs ou aides de camp… Sur le front identitaire,

---

[6] Sans doute déjà présente dans l'invention du « politique du ventre » ou « par le bas ».

par exemple, on songe au roman de Venance Konan, *Les Catapilas, ces ingrats* [7], qui s'attaque à l'autochtonie postcoloniale avec une ironie aussi efficace qu'un sérieux traité scientifique [8]. Il est vrai que, si les romanciers peuvent partager la vérité sociale et politique avec les sciences sociales, ils ne l'ont pas dite, ils l'ont *écrite* – un régime de véridicité exclu par l'académie qui le classe comme simple énonciation : « Dès lors que le moment colonial est historique, il habite la conscience de ceux qui lui ont survécu ou sont nés après qu'il se fut évanoui, mais le rapport que ceux-ci et ceux-là entretiennent avec lui est de l'ordre de l'énonciation, non de la détermination » (*CA*, p. 98). Une énonciation sans énonciateur, car comment ne pas entendre ce que dit, en toute responsabilité, un essayiste comme Patrice Nganang : « La véritable limite du projet postcolonial est qu'il éternise le colon pour notre génération à nous qui sommes nés après ! » [9] ? C'eût été reconnaître que la vérité peut aussi bien sortir de la bouche des « enfants de la postcolonie », d'autant que celui-ci, par cette énonciation performative qui dément l'éternel cliché de l'enfant (aphone) et de la postcolonie (anhistorique), réussit du même coup à mettre en évidence le fameux malentendu « opératoire » (*CA*, p. 76) ou, mieux, « productif » de toute la querelle : « Tout au plus peut-on souligner que [pour les études postcoloniales] le préfixe "post" est plus logique que chronologique » (*CA*, p. 16).

Ce préfixe – véritable abcès de fixation – paraît en effet avoir cristallisé les oppositions et creuser le fossé entre les tenants de l'acception logique (d'où le grief d'historicisme ou de « continuisme ») et ceux du sens purement chronologique (d'où le grief d'enfermement dans le grand récit national / colonial issu des Lumières) – comme inscients, les uns et les autres, de cette vieille problématique bien connue par l'adage immémorial *post hoc, ergo propter hoc*, et remise au goût de la modernité par la narratologie poststructuraliste de Genette. Dès les années 60, celui-ci montrait [10], avec un

---

[7] Paris : Jean Picollec, 2009, 118 p.

[8] Remarquons au passage, pour s'en étonner et la déplorer, l'absence des ouvrages récents de Marcel Détienne sur les questions en débat (commensurabilité, autochtonie, identité…) dans les bibliographies tant de J.-F. Bayart que du collectif de *Ruptures Postcoloniales*. Oubli ou déni ? Incompétence ou négligence ?

[9] Nganang (P.), *La République de l'imagination*. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, 2009, 126 p. ; p. 63.

[10] Genette (G.), « Vraisemblance et motivation », dans *Figures II* [1969]. Paris : Seuil, coll. Points, 1979, p. 71-99.

certain « cynisme heuristique » [11] qui n'aurait pas déplu à Bayart, que seul le discours, qu'il prenne la forme d'une « motivation » explicite du narrateur ou d'un jugement implicite du lecteur, était en mesure de départager le récit vraisemblable du récit arbitraire. Si donc il y a du vraisemblable à la fois dans le récit postcolonial, qui, aux yeux du camp adverse, passe pour arbitraire (« surréaliste », « inepte », « anachronique », « rituel », etc.), et dans la sociologie historique, soupçonnée de vouloir faire passer arbitrairement « le legs colonial » au compte profits et pertes du « grand récit national », c'est que ces deux récits concurrents, pris dans le feu du combat argumentatif sur la causalité, n'entendent pas le discours qui les motive diversement, faute d'une théorie du sujet et de l'historicité du discours. Même quand on paraît s'en approcher : « [la colonisation] a impliqué le corps des protagonistes autant que leur discours. Elle a été affaire de désir et de peur, deplaisir et de souffrance, autant que de raison, de savoir et de calcul. À leur manière, les *postcolonial studies* le disent, mais, en se cantonnant à l'ordre du discours sur le corps plutôt qu'à ses pratiques effectives… » (*CA*, p. 81), on ne sort pas des ornières dualistes : émotion / raison, discours / corps, discours / pratiques. Ainsi se perpétue une surdité aux discours littéraires qui portent une véritable pensée du « continu » (Meschonnic) et de l'ambiguïté (dont Jakobson disait en 1963 qu'elle est « aux racines mêmes de la poésie » [12]).

À l'Ouest, rien de nouveau

Si l'on passe de l'autre côté du front, en feuilletant l'épais volume de *RP* et son importante bibliographie, on est surpris, et surtout déçu, de ne guère voir la « rupture » annoncée se concrétiser dans le domaine littéraire, qui est pourtant, assurent les détracteurs du postcolonial, leur terrain d'origine et de prédilection. On peut certes trouver une illustration admirable de la parole pamphlétaire dans « Les Barbares et le rêve d'Apollon », cette charge héroïque

---

[11] « [Le politique par le bas] est surtout un état d'esprit, une forme d'hétérodoxie et d'insolence face aux courants établis des sciences sociales et des convenances académiques » (« Préface à la nouvelle édition », dans Bayart (J.-F.), Mbembe (A.), Toulabor (C.), *Le Politique par le bas en Afrique noire*. Paris : Karthala, coll. Les Afriques, 2008, 221 p. ; p. 15).

[12] Dans *Essais de linguistique générale* [1963]. Paris : Seuil, coll. Points, 1970, p. 238.

que mène seule Florence Bernault (une historienne !), munie d'un style acéré de polémiste, armée d'une ironie au vitriol qui sait au moins mettre les rieurs de son côté, et parfois faire mouche comme à la fin de son envoi :

> Les Barbares, dit-on, leurs bonnes paroles et leurs petits travaux affaiblissent le tissu social, allument les haines identitaires et ouvrent la porte à la guerre racialo-ethnique. Car, pour les zélateurs de l'idéal franco-républicain, les pourfendeurs des postcoloniaux et les adorateurs de la magie apollinienne, *dire* c'est faire exister. Hélas, entre-temps le principe de réalité avance. L'ennemi avance. Les Barbares arrivent ? Ah, chevalier, que ces hordes meurent donc par votre beau fleuret (*RP*, p. 177).

Cependant, il faut reconnaître que ce morceau de bravoure, dans le genre classique du pamphlet, reste une exception qui confirme la règle paradoxale de l'oubli ou déni du discours littéraire dans le champ d'un « postcolonialisme à la française » (*RP*, p. 148). Parmi tous ces « nouveaux visages de la société française » annoncés par le sous-titre du volume, on n'en voit aucun surgir des écrivains de la « migritude » ; aucune mention, par exemple, de la « fabrication des identités dans le roman congolais », telle qu'elle a été analysée, dans toute sa complexité et sa diversité, par une universitaire d'outre-Atlantique qui publie pourtant son livre en français et en France, sous un titre qui méritait le label postcolonial [13].

Dans *Ruptures postcoloniales*, il n'est pas question de rompre avec les grands auteurs classiques qui auraient déjà tout « donné » ; c'est qu'on ne change pas une équipe qui a gagné : « Jean-Paul Sartre, Frantz Fanon, Albert Memmi, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Édouard Glissant figurent parmi les références majeures des *Postcolonial studies* » (*RP*, p. 310). Mêmes « phares » canoniques pour François Durpaire qui titre son article : « Césaire, Fanon et la colonialité de la République » (*RP*, p. 79). Et dans sa défense de « l'utopie francophone », Gabrielle Parker en revient aux fondamentaux senghoriens (*RP*, p. 233-248). Même quand il s'agit de se pencher sur ce qu'est « écrire le postcolonial depuis la langue française », Carpanin Marimoutou avoue que « la littérature monde n'est pas le *nec plus ultra* de la modernité littéraire », que « la littérature est une pratique

---

[13] Moudileno (L.), *Parades postcoloniales. La fabrication des identités dans le roman congolais*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2006, 161 p.

culturelle comme une autre, et n'a pas, *a priori*, de dignité plus grande » (*RP*, p. 186 et 179). Il peut arriver aussi qu'entre les deux camps les cartes soient si brouillées, les atouts si rebattus que la bataille semble se jouer à fronts renversés. Ainsi, J.-F. Bayart lance une pique contre la Francophonie en citant A. Ricard comme déconstructeur du concept (*CA*, p. 36) tandis que, de l'autre côté, David Murphy et Charles Forsdick, qui font de J.-M. Moura et D. Delas les premiers défenseurs des *postcolonial studies* accusées en France de « réduir[e] le texte à son contexte historique et de négliger la qualité littéraire » (*RP*, p. 141), tentent de lever le malentendu : « Ce que l'on pourrait appeler le *postcolonialisme littéraire anglophone* se nourrit largement des écrits historiques et politiques, tandis que le *postcolonialisme français historique et politique* se nourrit des théories littéraires et politiques » (*RP*, p. 144). De tels chassés-croisés ne laissent guère de place à la singularité des écrivains et essayistes modernes, qui se battent sans doute moins pour ou contre l'étiquette francophone ou postcoloniale que pour être entendus dans le jardin aux sentiers qui bifurquent. Ne nous étonnons pas qu'ils le soient si peu dans ce dialogue de sourds, car leurs armes à eux sont à double tranchant, d'un type aussi imparable que formidable : *postoxymoron* [14].

■ Nicolas MARTIN-GRANEL

En attendant la 3-D (vive Sony)

Difficile d'ignorer, sur les quinze dernières années, l'importance des études postcoloniales dans les développements de la critique littéraire francophone. On devrait donc se réjouir de voir cette approche théorique investir également le domaine des sciences sociales en France – tant les questions et les enjeux soulevés par les historiens, les sociologues, les anthropologues ou les politologues, peuvent aider à aborder à nouveaux frais, avec de nouveaux outils, l'étude des textes littéraires. On pourrait également espérer des éclairages originaux sur la littérature (africaine, antillaise, océano-indienne) quand les spécialistes des sciences sociales se veulent attentifs au fait littéraire et en dialogue avec écrivains et critiques, passés ou présents. Mais force est d'avouer, à la lecture de récentes publications, une certaine frustration du

---

[14] Ainsi est qualifié Sony Labou Tansi par Harrow (K.), *Thresholds of Change in African Literature : The Emergence of a Tradition*. Portsmouth, NH : Heinemann, coll. Studies in African Literature, 1994, XI-384 p.

lecteur « littéraire ». Pourquoi ? J'en donnerais trois principales raisons.

La première – d'où découleront les deux autres – est manifestement la préséance de la polémique sur le débat. Après *La République coloniale* (2003) et *La Fracture coloniale* (2005), Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Françoise Vergès publient par exemple – avec la participation de trente-quatre auteurs, dont Florence Bernault, Ahmed Boubeker et Achille Mbembe comme contributeurs et codirecteurs – un nouveau volume collectif intitulé *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française.* Dès l'introduction, rédigée à douze mains, une geste héroïque oppose les preux et vertueux postcolonialistes, attentifs à « la prolifération des différences » et aux « héritages non linéaires et métissés de la colonisation » (*RP*, p. 11), à « la réaction protectionniste de clercs déboussolés », « tétanisés par le brouillage de nos anciens repères épistémologiques » (*RP*, p. 12), et donc inaptes à prendre acte du « tournant postcolonial » et des mutations culturelles, sociétales et intellectuelles en cours [15]. Des noms et des titres sont donnés comme illustrations de ce « blocage » ou de ce « déni » : Jean-Loup Amselle et son enquête sur les postcolonialismes, *L'Occident décroché*, ou Jean-François Bayart et son récent pamphlet contre *Les Études postcoloniales, un carnaval académique*. Il est vrai que l'un et l'autre ne cachent pas leur hostilité à l'encontre de certaines mouvances militantes et entreprises intellectuelles, comme le mouvement des Indigènes de la République, le Conseil Représentatif des Associations Noires, ou les diverses publications de l'ACHAC (Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine), qu'ils accusent indifféremment de favoriser l'ethnicisation du corps social, de diffuser une idéologie victimaire, et de confondre républicanisme et colonialisme sans pour autant s'engager concrètement, notamment, dans la lutte pour les sans-papiers et autres victimes collatérales (les jeunes des banlieues, par exemple) des politiques discriminatoires et inégalitaires de la France. Peut-on pour autant balayer d'un revers ces cri-

---

[15] Argumentaire dont on retrouve les grandes lignes dans la contribution de P. Blanchard à *Je est un autre, pour une identité-monde* (Paris, Gallimard, 2010, 220 p.), volume collectif édité par Michel Le Bris, Jean Rouaud et Nathalie Skowronek, et faisant suite au manifeste *Pour une littérature-monde*, également coordonné par Le Bris et Rouaud (Paris : Gallimard, 2007, 342 p.). Je remercie Lydie Moudileno d'avoir porté cette duplication à mon attention.

tiques ? N'y a-t-il aucun enseignement à tirer d'une étude approfondie des structures institutionnelles et académiques, ou d'une généalogie critique des sources théoriques qui ont précédé et souvent influencé, en Occident et ailleurs, le développement des différentes pensées postcoloniales (africaines, américaines, indiennes, amérindiennes) à l'instar du travail que mènent en particulier Amselle et Bayart dans leurs ouvrages respectifs ? Peut-on, enfin, se satisfaire de la soudaine redécouverte de penseurs antillais, africains ou afro-américains (A. Césaire, F. Fanon, É. Glissant, A. Memmi, W.E.B. Du Bois…), promus au rang de précurseurs du postcolonialisme sans que leurs zélateurs tiennent compte des études – antérieures ou récentes – qui les rattachent à d'autres problématiques que l'éloge du transnationalisme et de l'hybridité ? Inversement, si l'on s'attache plutôt aux récentes publications des adversaires déclarés du postcolonialisme, peut-on se contenter d'assimiler comme eux ce courant – ou, par exemple, la promotion parallèle d'une littérature-monde – à un nouveau primitivisme [16], et réduire alors l'interprétation postcoloniale des positionnements politiques à un simple « registre réactif » (*CA*, p. 55) ?

Ces questions m'amènent tout droit au second motif de frustration : quel que soit l'ouvrage, on est toujours sommé de choisir son camp. Au fil des articles ou des entretiens publiés (avec M. Diouf, avec A. Mbembe), le lecteur de *Ruptures postcoloniales* est par exemple invité à se passer de telles ou telles critiques, soupçonnées de reconduire une vision impériale, francocentrée et donc passéiste, des problématiques soulevées par les littératures postcoloniales. Carpanin Marimoutou disqualifie, par exemple, en une simple ligne, l'ouvrage de Laurent Dubreuil, *L'Empire du langage*, sur le motif que sa définition ponctuelle de la francophonie – comme « opération qui consiste, pour qui parle, à se désigner comme colonisé(e) tout en transperçant la convention prescriptive » [17] – « reproduit ainsi la conception de la littérature canonique française comme norme et prescription ; comme cela même qui définit et inscrit la frontière » (*RP*, p. 180). Mais qui lit plus scrupuleusement Dubreuil constate surtout qu'il insiste ici sur la nécessité de nous défaire des usages convenus ou coloniaux

---

[16] Voir Amselle (J.-L.), *Rétrovolutions. Essais sur les primitivismes contemporains*. Paris : Stock, 2010, 236 p. ; en particulier le dernier essai : « Géométries africaines : littérature, métissage et francophonie ».

[17] Dubreuil (L.), *L'Empire du langage. Colonies et francophonie*. Paris : Hermann, coll. Savoir. Lettres, 2008, 274 p. ; p. 15.

du langage (ce qu'il appelle « la parlure » et « la phrase », ou « tous ces énoncés qui nous dominent chaque fois que nous ne pensons pas, qui parlent à notre place » [18]). Enfin, qui a lu *L'Empire du langage* sait que cet essai traite de tout sauf de la littérature canonique française, et qu'en définitive un de ses grands apports consiste précisément à relativiser l'effectivité d'une telle percée – « au-delà » plutôt qu'« à la suite » du colonial – dans de nombreuses publications dites (post)-coloniales – d'où sa proposition, d'emblée, de mettre entre parenthèses le problématique préfixe… Il en va de même pour le dossier de la revue *Labyrinthe*, coordonné par le même Dubreuil (« Faut-il être postcolonial ? », 2006). Charles Forsdick et David Murphy le disent « violemment hostile » au postcolonial (*RP*, p. 146), alors que ses auteurs refusent tout simplement d'adhérer inconditionnellement aux thèses de Gayatri Spivak ou de s'aligner sur les positions de l'ACHAC, préférant mettre en avant d'autres travaux et d'autres penseurs (africains, afro-américains) sur la question coloniale [19].

J'en viens ainsi à mon troisième motif de frustration. Un présupposé nourrit en effet ces accusations répétées d'insularité et de suffisance intellectuelles à l'encontre des critiques ou des universitaires français : ces derniers ne liraient guère l'anglais ni les penseurs postcoloniaux. C'est faux : il suffit de consulter les comptes rendus dans les revues, les bibliographies dans les ouvrages, sans parler de travaux publiés ailleurs qu'aux éditions Amsterdam ou de la Découverte – je pense notamment à ceux de Jean Bessière, de Bernard Mouralis, d'Alain Ricard ou de Xavier Garnier – pour constater qu'il n'en est rien. En revanche, on peut se demander si les universitaires anglophones ou français autopatentés « poco » lisent vraiment les critiques littéraires qu'ils daignent citer, ou s'ils consacrent autant de temps à se relire qu'à se répéter, d'un ouvrage collectif à l'autre. On est surpris de voir, par exemple, sous la plume des coordinateurs de *Ruptures postcoloniales*, Gayatri Spivak changer soudain de sexe et devenir un homme par la magie d'une simple note érudite en bas de page (*RP*, p. 29), – comme on pouvait trouver jadis, dans *La République coloniale*, une référence fantaisiste au livre de Bernard Mouralis [20], brusquement

---

[18] Dubreuil (L.), *L'Empire du langage…*, *op. cit.*, p. 12.

[19] http://labyrinthe.revues.org/index1241.html [consulté le 14 novembre 2010].

[20] Mouralis (B.), *République et colonies. Entre mémoire et histoire*. Paris : Présence Africaine, 1999, 249 p.

réduit à son sous-titre et déplacé dans un espace-temps virtuel puisque désormais publié en 1995 et chez L'Harmattan [21] ! Ce détail est moins insignifiant qu'il n'en a l'air : car dès qu'il s'agit d'auteurs non directement associés à l'ACHAC, et en particulier des écrivains africains, ou des critiques littéraires qui s'y intéressent, alors l'approximation règne et les raccourcis se multiplient. Aucune référence, dans *RP*, aux positions contrastées mais connues d'un Mongo Beti sur l'histoire coloniale, sur l'indépendance politique ou sur le rapport à la langue française [22] ; pas la moindre allusion à un ouvrage récent, qui s'intéresse pourtant aux figurations contemporaines du politique, de la postcolonie comme de la nation [23]. Un éminent historien comme Achille Mbembe fait bien, dans son dernier essai [24], quelques renvois à Mongo Beti, à Yambo Ouologuem ou à Sony Labou Tansi, mais leurs livres, à l'aune de la littérature africaine dans son ensemble, sont finalement réduits à un geste compensatoire, à un acte d'accusation ou à la fonction d'archives sans jamais être véritablement lus pour eux-mêmes [25]. Plus loin, Mbembe concède bien « une dimension cognitive » à la « dimension narrative ou littéraire de tout discours historique » (*SGN*, p. 146), mais au-delà de cette répétition maladroite (une dimension dans la dimension…), il parle finalement plus d'histoire que de littérature… Semblablement, il célèbre « la productivité des métaphores » (*SGN*, p. 87) – au point d'en abuser parfois lui-même ! – mais la visée reste toujours plus docte que poétique, si bien que le propos vire au jargon : « la raison » et « le sujet » deviennent ainsi des « signatures de la modernité occidentale » (*SGN*, p. 125) ; « l'identité du colo-

---

[21] *La République coloniale* [2003]. Paris : Hachette Littératures, 2006, p. 168.

[22] Voir les articles de Bernard Mouralis : « La colonisation chez quelques écrivains africains depuis 1990 », dans Coquio (C.), éd., *Retours du colonial ? Disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale*. Nantes : L'Atalante, 2008, 380 p. ; p. 187-210 ; « Mongo Beti et l'indépendance », dans Bessière (J.), éd., *Littératures francophones et politiques*. Paris : Karthala, 2009, 204 p. ; p. 133-145.

[23] Bessière (J.), éd., *Littératures francophones et politiques*, *op. cit.*

[24] Mbembe (A.), *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*. Paris : La Découverte, 2010, 246 p. Ouvrage désormais désigné par *SGN*.

[25] « Dès ses origines, la littérature africaine a pour fonction de parer le manque de réalité dont le signe africain a été affublé. Faute de tuer le "père", elle le charge d'une culpabilité qui appelle un repentir. […] Le texte littéraire à lui seul ne peut plus être la seule archive de prédilection » (*SGN*, p. 80).

nisé, comme celle du colonisateur, se forme au point d'intersection entre l'ellipse, le décrochage et la reprise » (*SGN*, p. 83) ; « créolité rime [...] avec vraisemblance, vérisimilitude, onamatopée et métaphore » (*SGN*, p. 104). J'ai beau m'y reprendre à plusieurs fois, face à telles ellipses, je décroche, en effet, et il est plus que vraisemblable que vous finirez vous-même par bougonner, comme moi, quelques onomatopées. Mais le lecteur littéraire, pourtant spécialiste de l'interprétation et de l'explication, serait-il paradoxalement le seul à n'y rien comprendre ? Peut-on se contenter, de fait, de cette confusion paradoxale entre, d'une part, littérature et document, et d'autre part, littérature et discours métaphorique, quand dès l'introduction de son essai, Mbembe convoque en note le roman de Ouologuem pour illustrer son *incipit*, aussi apodictique qu'imagé : « le colonialisme fut loin d'être une fusée d'or. [...] Carcasse de métal sertie de joyaux splendides, il participait par ailleurs de la Bête et du fumier » (*SGN*, p. 15). Comment interpréter, enfin, cette annexion de *L'Autre Monde*, recueil d'écrits inédits de Sony Labou Tansi [26], dont Mbembe se sert en dernier ressort pour affirmer que « le souci de soi se transforme donc en souci de l'autre monde, en une manière de scruter la nuit, les domaines du nocturne, où pense-t-on, gît, en dernière demeure, la souveraineté » (*SGN*, p. 223) ?

Face à ces usages qui consistent à verser dans la surenchère, à penser en noir et blanc, à refuser les contrastes sans chercher de véritables mises en perspectives (de la théorie postcoloniale par la littérature, de la littérature par la théorie), je plaide donc pour une voie intermédiaire et pour de nouvelles « lunettes culturelles », comme dirait Franz Boas. Pensons en 3-D ! De même que l'écriture et la pensée de Valentin-Yves Mudimbe se sont développées dans la réconciliation problématique entre, d'un côté, l'existentialisme sartrien et son insistance sur l'histoire, et, de l'autre, le structuralisme lévi-straussien et son parti pris philosophique pour les mythes (et ici, en ce qui concerne Mudimbe, les mythes centrafricains), il doit être possible, aujourd'hui, pour un critique et / ou un écrivain, de penser avec A. Mbembe et de réfléchir avec J.-L. Amselle, puis de le faire contre l'un et contre l'autre, sans devoir choisir l'un ou l'autre. Pour suivre cette voie médiane – et finalement peut-être véritablement postcoloniale, à force de privilégier

---

[26] Labou Tansi (S.), *L'Autre Monde. Écrits inédits*. Paris : Éd. Revue Noire, coll. Soleil, 1997, 152 p.

l'entre-deux – il me semble important de mener trois tâches concomitantes :

1. étudier sérieusement la réception des littératures et des critiques, dans leur transfert d'une langue ou d'une culture / tradition à l'autre, comme s'y emploient brièvement Murphy et Forsdick dans leur article pour *Ruptures postcoloniales* [27], ou bien encore Théo d'Haen dans son essai pour *Littératures francophones et politiques* [28] ;

2. réaliser dans cette perspective une histoire comparée des idées et des influences réciproques entre pensées / littératures européennes et pensées / littératures africaines ou afro-américaines, comme je m'y attache personnellement dans un récent essai [29] ;

3. privilégier en définitive le discours critique ou la réflexion personnelle des écrivains eux-mêmes sur la littérature et la condition postcoloniales, discours ou réflexion dont on trouve un exemple, sur un mode épistolaire, dans les « lettres au benjamin » [30] de Patrice Nganang, ou encore dans les lettres de Sony Labou Tansi à José Pivin et Françoise Ligier [31].

En somme, en fait de « ruptures postcoloniales », vive Sony !

■ Anthony MANGEON

---

[27] « Réactions françaises à une perspective postcoloniale : "retour au pays natal" ou invention anglo-saxonne », dans *Ruptures postcoloniales*, *op. cit.*, p. 139-148.

[28] « World Literature, Postcolonial Politics, French-Caribbean Literature », dans *Littératures francophones et politiques*, *op. cit.*, p. 63-73.

[29] *La Pensée noire et l'Occident, de la bibliothèque coloniale à Barack Obama*. Cabris : Sulliver, 2010, 301 p.

[30] *La République de l'imagination*, *op. cit.*

[31] *L'Atelier de Sony Labou Tansi : SLT*. Vol. I : *Correspondance*. Paris : Éd. Revue Noire, 2005, 264 p.